

*La duchesse
d'Anglaise*

LINDA SAYEG

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

À Julia et Jérôme.

À mes parents.

*Merci à Aurélie, Marlène, Claudine,
Eric et sa famille, Michel Quintin et Clément.*

PROLOGUE

Le soleil levant éteint les autres étoiles.

Lucrèce¹

Le 1^{er} janvier de l'an de grâce 1515 montait sur le trône de France un grand jeune homme de vingt ans à la beauté incontestable, lettré et athlétique. Il faisait l'admiration de tous.

François, le premier du nom, n'était pas né fils de roi. À sa naissance, il n'était que le fils de Charles d'Angoulême et de Louise de Savoie. Le roi de France, Charles VIII, était marié à Anne de Bretagne. Mais aucun des enfants du couple royal n'avait survécu quand, en 1498, Charles VIII trépassa des suites d'un stupide accident. Ce fut son oncle de trente-deux ans, Louis XII, qui prit sa place sur le trône. Le jeune François, comte d'Angoulême à la mort de son père, était le cousin de Louis XII. Il était devenu l'héritier direct en l'absence de Dauphin.

Cependant, le nouveau roi épousa Anne de Bretagne, la veuve de Charles VIII, avec la ferme intention d'engendrer bientôt un héritier. Mais ils n'eurent que des fils mort-nés ainsi que deux filles, Claude et Renée de France, écartées du trône par la loi salique. Après de longues années et contre la volonté d'Anne de Bretagne, qui espérait toujours un fils, Louis XII, plus réaliste, promut le jeune François duc de Valois et le fit venir à Amboise pour le préparer à son futur règne. Il annula le projet de mariage de sa fille Claude avec Charles de Habsbourg pour l'unir à François. Il choisit un gouverneur

1. Titus Lucretius Carus (±98-55 av. J.-C.), poète et philosophe latin. On lui doit un seul livre, d'ailleurs inachevé, *De rerum natura*.

pour former le jeune homme en vue de ses futures fonctions en la personne de Pierre de Rohan, seigneur de Gié, remplacé plus tard par Artus de Boisy. De nobles enfants de l'âge du jeune François s'installèrent à Amboise pour lui servir de compagnons de jeu. Ainsi Robert de Fleuranges, Philippe Chabot de Brion, Anne de Montmorency et Gouffier de Bonnivet, le jeune frère d'Artus de Boisy, connurent François dès leur plus jeune âge; ils devaient à jamais rester ses amis.

En 1512, Louis XII nomma François lieutenant général de l'armée chargée d'arrêter les troupes espagnoles en Guyenne, ce qui ne donna pas lieu à une grande victoire. En dehors de cette expérience, le jeune comte d'Angoulême et duc de Valois connaissait peu de chose lorsqu'il accéda au pouvoir, en 1515. Mais il était entouré de sa mère, de sa sœur, de ses amis d'enfance et d'excellents serviteurs tels que messieurs Duprat et Robertet, qui avaient servi Louis XII.

Lors de son couronnement, Louis XII avait pris le titre de duc de Milan et François I^{er} avait grandi avec l'idée que, en tant que successeur au trône de France, il possédait de véritables droits sur ce duché au nom de l'héritage Visconti des Orléans. Ainsi, Louis XII lui avait-il inculqué un rêve de conquête qui ne le quitterait jamais. François admirait la péninsule, ses richesses, ses artistes et ses savants. Il comptait tirer profit de la profonde division de ses cinq principaux États, soit l'État pontifical, l'État florentin, le royaume de Naples, la république de Venise et l'État lombard, qui se disputaient l'hégémonie. Car la prise de possession de Milan n'était pas le seul rêve du jeune roi. Au XIII^e siècle, le pape Urbain VI avait choisi le frère de saint Louis, Charles d'Anjou, pour régner sur Naples. Pourtant, en 1442, les Français en avaient été chassés par les Aragonais. François I^{er} comptait également récupérer ce royaume.

Aidé par ses proches, François I^{er} établit sa légitimité dès le début de son règne. Par ses pérégrinations à travers toute la France, il assit son autorité, rendit la justice et s'imposa à ses sujets. Il s'assura le respect des grands du royaume, notamment en rétablissant deux charges, la connétablie qu'il attribua à son cousin Charles, le duc de Bourbon, et la chancellerie qu'il confia à Antoine Duprat.

La puissance de son royaume était inégalable. En raison de la souveraineté de leur roi, les Français ne craignaient plus de voyager à l'étranger. Le commerce apportait de nouvelles richesses qui s'ajoutaient à celles que l'agriculture et l'industrie, développées grâce à la reprise démographique, procuraient au pays. Aucune des deux autres grandes puissances, l'Angleterre et le Saint Empire romain germanique, n'égalait la France. Henri VIII manquait continuellement d'argent et l'Empereur régnait sur des milliers de principautés autonomes en constante rébellion. Mais cette hégémonie ne suffisait point au souverain français. Il rêvait d'un fait d'armes mémorable, possible grâce à la supériorité de son armée et à la puissance de son artillerie. Ainsi, dès la première année de son règne, il partit à la conquête de Milan, qu'il annexa sans difficulté. Contraint de s'absenter de son royaume, il en confia la régence à sa mère, Louise de Savoie, qui jouera toujours un rôle de première importance. La très célèbre victoire de Marignan rendit à François I^{er}, en sus du duché de Milan, les domaines de Parme et de Plaisance. Lors de ces instants de gloire, ses fidèles compagnons étaient auprès de lui : Fleuranges, Montmorency, Bonnivet, Chabot de Brion, et aussi Guise, Alençon, La Palice, La Trémoille, Bayard, Bourbon.

En 1517, la paix régnait de nouveau. François I^{er} profitait de la vie tout en parcourant son royaume comme l'avaient fait avant lui tous les rois de France. Les choses commencèrent

à se gâter en 1518, quand l'empereur Maximilien mourut en laissant vacant le trône de l'Empire. Les deux principaux aspirants au titre d'empereur qui se manifestèrent furent François I^{er} et Charles de Habsbourg, le roi d'Espagne. La lutte qui s'engagea fut sans pitié et coûta une fortune aux deux intéressés. Ce fut Charles de Habsbourg qui la remporta, laissant François humilié et ruiné, quatre cent mille écus d'or en moins. Charles de Habsbourg, qui régnait à présent sous le nom de Charles Quint, avait dix-neuf ans. Il devenait le maître de l'Espagne, des Pays-Bas, de l'Italie du Sud et de l'Allemagne, sans oublier ses possessions dans le Nouveau Monde. C'était désormais le plus grand ennemi de François I^{er}, qui songea alors à faire d'Henri VIII un allié. En mai 1520, il organisa l'entrevue du Drap d'or pour le rencontrer.

Ce fut une fête magnifique, éclatante de richesses. Une ville imaginaire avait été montée pour l'occasion, avec tout le luxe possible. Le souverain anglais se déclara enchanté. Mais Charles Quint et son chancelier Gattinara agirent en coulisse pour ruiner les efforts du roi de France, et parvinrent en plus à gagner la faveur du pape Léon X, qui jusque-là avait choisi le parti du roi français. La rivalité prenait donc entre les deux souverains des proportions nouvelles, d'autant que, même si François I^{er} avait récupéré Milan, il pensait encore à Naples, tandis que l'Empereur, de son côté, rêvait à la Bourgogne qui, selon lui, lui revenait par ses ancêtres. Une autre pomme de discorde intervenait dans le conflit; il s'agissait de la Navarre, qui était à cheval sur les Pyrénées. Henri d'Albret, roi de Navarre français, voulait récupérer la partie de son État qui appartenait maintenant à l'Espagne et il réclamait l'aide du roi de France contre Charles Quint.

Ce fut en 1521 que se déclencha cette guerre si prévisible. En Italie, Odet de Foix, comte de Lautrec et frère de la maîtresse du roi, à qui François I^{er} avait confié le commandement de

Milan, recula devant les Impériaux qui, avec l'aide d'Henri VIII et du pape, reprirent toutes les possessions françaises. La campagne coûta cher au royaume et les impôts explosèrent. Par ailleurs, la réforme religieuse s'infiltrait discrètement en France; à Meaux, un groupe formé d'intellectuels, surveillé de près par la Sorbonne¹, envisageait la spiritualité d'une façon nouvelle.

En même temps, une crise sans précédent se faisait jour. L'immensité de la richesse du connétable de Bourbon n'avait jamais plu aux dirigeants du royaume, notamment à Louise de Savoie. Or cette même année 1521, Suzanne de Bourbon, l'épouse du connétable, s'éteignit. Le roi et sa mère engagèrent un procès pour récupérer le duché de Bourbon, procès qu'ils gagnèrent. En 1523, ruiné et humilié, Charles de Bourbon finit par se mettre au service de Charles Quint. Et, lorsque les troupes ennemies pénétrèrent en France à la fois par Bayonne, la Champagne et les côtes de la Manche, l'ancien connétable de France se battait aux côtés des ennemis contre ses anciens amis, contre son roi. Cette guerre ne dura point. Henri VIII n'avait pas l'argent pour la continuer, et Charles Quint décida d'attendre.

À l'été 1524, avec l'aide du félon Charles de Bourbon, les Impériaux essayaient de nouveau de pénétrer en Provence, mais Henri VIII restait en retrait, neutralisé par la diplomatie de Louise de Savoie, qui lui envoyait régulièrement des coffres remplis d'écus. Les soldats français placés aux frontières parvenaient pour l'instant à repousser l'ennemi. Mais il faudrait bientôt repartir en guerre pour décourager définitivement les Impériaux d'envahir la France.

1. Collège consacré à la théologie. Les professeurs, docteurs en théologie, étaient dotés d'importants pouvoirs. Ils étaient habilités à analyser les écrits aussi bien que les paroles et à en estimer la nature hérétique. À partir de là, la condamnation pouvait être rapide, puisque la Sorbonne était soutenue par le Parlement de Paris, chargé du maintien de l'ordre public par son pouvoir de police générale.

Seulement, Louise de Savoie craignait que son fils ne songeât de nouveau à Milan, qu'il avait perdu. Il fallait lui expliquer que les finances ne permettaient plus une nouvelle campagne en Italie.

I

CINQ SIÈCLES PLUS TARD...

*Ils n'avaient plus, à eux deux,
qu'un seul cœur et qu'une seule âme.*

Lambert d'Ardres¹

Montrouge, septembre 2013

Princesse s'élança sur le lit avec sa grâce naturelle. Elle s'y étira de tout son long et ouvrit grand sa gueule pour bâiller. Elle s'approcha doucement de sa maîtresse et lui frotta amoureusement la joue de son museau humide. Depuis toujours, Princesse aimait les baisers du nez. Elle passait sa petite frimousse poilue sur la figure de sa compagne humaine, attendant d'être payée de retour. Rien ne la faisait plus ronronner que le petit nez pointu de Lisa frottant le dessus de sa tête. Mais, ce matin-là, déçue devant l'absence de réaction de sa complice, elle miaula d'un ton désespéré. En guise de réponse, Lisa se tourna ostensiblement en bloquant l'oreiller contre son visage. Vexée, la chatte sortit de la chambre la tête haute, dans un dernier miaulement de protestation contre l'outrage qui lui était fait.

Il était trop tard pour se rendormir. Lisa était bel et bien réveillée. Elle jeta un coup d'œil à son réveil, et grogna contre Princesse, qui venait de lui faire perdre quinze minutes de

1. Chroniqueur français du XII^e siècle.

sommeil précieux. Si seulement elle avait écrit moins tard, la veille !

Ce fut de façon subite que la jeune femme se souvint de son rêve. Elle en gardait une impression désagréable. Où allait-elle chercher de telles idées ? D'où lui venaient ces images de guerre, celles de soldats qui semblaient tout droit sortis du XVI^e siècle ?

— Miaouuuu !

— Oui, Princesse, je ne vais pas oublier de te donner ton déjeuner !

— Miauuuuuuuuuw ! lui fut-il répondu sur un ton rempli de doutes.

À la maison, Lisa n'était pas la maîtresse, loin de là. Princesse avait pris les commandes dès son tout jeune âge. Entourés du masque noir que portait toujours la jolie chatte, ses yeux de saphir, lorsqu'ils se faisaient ronds et suppliants, devenaient irrésistibles. Lisa l'enlaça pour lui plaquer un bisou sonore entre les deux oreilles. Elle lui servit son repas avant de filer dans la salle de bains en avalant un thé. Après une douche rapide, la jeune femme choisit une tenue vestimentaire classique convenant à son emploi de secrétaire. Cela allait bientôt faire deux ans qu'elle avait suivi Marianne à Paris. Sa meilleure amie avait réussi un concours au moment même où Lisa délaissait ses études de comptabilité. Elle s'était réveillée un matin, sûre qu'elle perdait son temps. Elle avait décidé de suivre Marianne à la capitale et de se trouver un travail en attendant de choisir une nouvelle orientation. Ainsi, sa vie qui avait été réglée jusqu'à ce jour comme du papier à musique – cours, stages d'été, diplômes obtenus haut la main – avait pris un tournant incertain avec cet emploi qui l'ennuyait, mais qui lui permettait néanmoins de vivre. Lisa Lépine avait deux passions, celle de dessiner et celle d'inventer des histoires pour les enfants. Si ses fonctions de secrétaire

l'intéressaient modérément, elles lui permettaient néanmoins de laisser libre cours à son imagination. Chaque soir elle écrivait et esquissait les traits de petits personnages attachants, parfois pendant une heure, parfois une partie de la nuit. À ce jour, six histoires avaient été terminées. Seulement, aucune d'entre elles n'avait jamais été envoyée au moindre éditeur.

— À ce soir, Princesse ! lança-t-elle au moment de dévaler les escaliers. M. Delon m'attend.

Sous-directeur des ressources humaines dans la société qui avait recruté Lisa, Jean-Daniel Delon était son supérieur hiérarchique direct. Elle tenait son secrétariat et, accessoirement, s'occupait de ses affaires personnelles, ce qui n'était pas une mince tâche.

Le premier geste de Lisa en arrivant sur son lieu de travail fut de lancer son ordinateur. Pendant son initialisation, elle rajusta dans son cadre la photographie de Princesse, son petit amour au poil angora blanc et noir. Elle entreprit de passer en revue les rendez-vous du jour de son patron. Il recevait un homologue dans la matinée. Plus tard, il avait une rencontre-midi dans un restaurant du VII^e arrondissement de Paris. Cela signifiait qu'elle devrait user de sa petite voix pour obtenir un chauffeur, sinon son patron trépignerait à l'instar d'un enfant de quatre ans en refusant de prendre un taxi : « On ne sait jamais sur qui on peut tomber ! » Sans parler des transports en commun : « Je ne vais tout de même pas me mêler à la populace ! Je ne suis pas n'importe qui ! »

Après, M. Delon disposerait de son après-midi pour travailler. Cela signifiait qu'il n'allait pas manquer d'appeler Lisa à longueur de temps pour divers sujets à traiter : ses impôts – il lui faisait envoyer une lettre par semaine pour modifier son adresse depuis la fin de juillet –, l'achat en cours de sa voiture ou encore ses rendez-vous chez le médecin. Loin de se révéler désagréable, Jean-Daniel Delon était

néanmoins un être capricieux malgré ses cinquante ans révolus. Son statut et tous les avantages dont il bénéficiait depuis des décennies lui avaient fait perdre le sens de la réalité, et il tenait sa chance pour acquise. Malgré cela, Lisa l'appréciait, car il était humain ; il avait un bon fond.

— Bonjour, mademoiselle Lépine ! Comment allez-vous ? lui fut-il claironné d'une voix guillerette qui augurait bien de la journée à venir.

— Très bien. Vous-même, monsieur Delon ?

— À merveille ! Pouvez-vous me rappeler mon programme de la journée ?

— Vous recevez M. Guérand de la société SMEC à dix heures, et vous cassez la croûte à la *Gondole* à treize heures avec MM. Énard et Renaud du ministère de la Culture.

— Il me faut ab-so-lu-ment une voiture, Lisa ! L'avez-vous réservée ?

— Je m'en occupe tout de suite.

— Très bien. Je compte sur vous, hein !

— N'ayez pas d'inquiétude, monsieur.

Sur ce, Jean-Daniel Delon disparut dans son bureau, tandis que Lisa décrochait son téléphone. Ce fut d'une voix douce et pleine d'entrain qu'elle demanda à Damien Armand, le chef des chauffeurs de la société, comment il se portait. Elle partit d'un rire cristallin, tête renversée en arrière, quand il répondit :

— Très bien depuis que votre nom s'est affiché sur mon téléphone !

Huit heures plus tard, Lisa quittait le bureau pour rejoindre sa meilleure amie. Elles avaient rendez-vous à Montparnasse où elles allaient choisir un cadeau pour Delphine, la collègue de Marianne qui fêterait bientôt son emménagement avec Gérard. Lisa ne prêta pas attention à la brise légère de ce mois

de septembre, pas plus qu'au ciel d'un bleu parfait, rare à Paris, et encore moins aux quelques feuilles déjà jaunies qui annonçaient un automne prématuré. Ce fut avec une foule d'autres personnes qu'elle s'engouffra dans la bouche de métro direction Montparnasse par la ligne douze. Il y régnait une chaleur étouffante et elle dut supporter le trajet collée à des dizaines de Parisiens qui, comme elle, avaient terminé leur journée de travail. Arrivée au point de rendez-vous, elle n'attendit pas longtemps Marianne, qui lui fit une bise sonore au milieu de la foule habituelle.

— Alors, on commence par quoi ? interrogea Lisa.

— J'ai pensé au magasin de déco que tu adores dans le centre commercial, suggéra son amie.

Après trois tours de magasin, elles optèrent pour un kit de cuisine moderne composé de couteaux de toutes tailles, de trois planches à découper de couleurs différentes et de divers ustensiles. Il n'était que sept heures du soir quand elles sortirent, très satisfaites d'avoir trouvé aussi vite un cadeau qui leur plaisait à toutes les deux.

— On prend un verre ? proposa Marianne.

— Oui, et on pourra enchaîner avec le repas. J'ai faim.

— Notre bistrot préféré ?

— C'est parti !

En souriant au bonheur simple de passer un moment ensemble, elles partirent en direction des cinémas. Leur bistrot se situait sur le boulevard de Montparnasse. Elles adressèrent au nouveau serveur des bonsoirs joyeux auxquels il ne fut pas insensible. Il suivit discrètement des yeux les deux jeunes femmes qui choisissaient une table. Marianne était couronnée d'une splendide chevelure blonde ondulée et d'yeux gris qui frisaient en permanence en reflétant une insouciance et une joie de vivre à faire pâlir d'envie n'importe qui. Très mince, elle ne dépassait pas le mètre soixante. Son corps de

sportive n'était que muscles. Lisa était une jolie brunette aux grands yeux noirs typée méditerranéenne. Grande, élancée, elle détestait le sport, dont elle n'avait nul besoin pour rester mince. Les cheveux aux épaules, elle ne se coiffait jamais, ce qui la rendait ravissante à souhait.

Lorsque Marianne adressa un sourire d'ange au serveur dont le prénom était affiché sur sa chemise, il accourut pour prendre la commande.

— Bonjour, Angelo, susurra-t-elle. Moi, c'est Marianne, et je désire un kir pêche.

— La même chose pour moi, s'il vous plaît, ajouta Lisa.

— Tout de suite, jolies demoiselles, répondit le jeune brun aux yeux bleus.

Lorsqu'il eut tourné les talons, Marianne se pencha vers Lisa avec un air de connivence.

— Quel charme, cet Angelo ! Tu ne trouves pas ?

— Trop beau à mon goût, répondit Lisa d'un ton détaché.

— Tu plaisantes ! Eh bien, tant mieux, je me le garde pour moi.

Marianne tourna la tête pour scruter avec convoitise le serveur dont les traits trahissaient les origines italiennes.

— Regarde-moi ce fessier, Lisou ! Lui, c'est quand il veut.

— C'est fini, avec David ? laissa tomber Lisa à brûle-pourpoint, avec une pointe de scepticisme dans la voix.

— Heu ! non... fit-elle du bout des lèvres. Je le vois de temps en temps. Mais, bon, tu sais, je l'aime bien, mais je ne l'aime pas tout court.

Lisa sourit discrètement. « Je l'aime bien, mais je ne l'aime pas tout court. » Combien de fois avait-elle entendu cette phrase dans la bouche de sa meilleure amie ! Alors que Lisa ne voyait pas l'intérêt de se lancer dans une histoire si elle savait que cela ne fonctionnerait pas, Marianne, de son côté, avait la phobie de l'engagement. Elle adorait l'idée de séduire.

Ce jeu était inné chez elle. Elle avait un besoin impérieux de voir dans les yeux des hommes à quel point elle leur plaisait, comme ils la désiraient. Et elle ne savait pas ce qu'aimer signifiait.

— Et voilà pour les deux plus jolies filles de Paris, fit Angelo en posant les verres. Souhaitez-vous prendre votre repas ici ?

— Oui, Angelo. Peux-tu nous apporter le menu ? susurra Marianne.

Lisa l'observait. Les yeux de son amie lui firent penser à ceux de Princesse lorsqu'elle voulait obtenir des caresses à tout prix. Seulement, dans ceux de Marianne brillait une lueur particulière à laquelle les hommes succombaient les uns après les autres. C'était comme si elle possédait un pouvoir, un don pour emprisonner qui elle voulait dans ses filets. Lisa la voyait faire depuis le collège et jamais personne ne lui avait résisté.

— Aussitôt dit, aussitôt fait, répondit le jeune homme, tout sourire.

Il était évident que Marianne lui plaisait. À qui ne plaisait-elle pas ? Après qu'Angelo eut déposé les menus sur la table en gratifiant la belle blonde d'un clin d'œil, elle qui ne l'avait pas quitté du regard revint enfin à Lisa. La brune avait ostensiblement levé les yeux au ciel. Parfois, Marianne l'agaçait, à se montrer ainsi disponible pour de parfaits inconnus !

— Alors, quoi de neuf ? l'interrogea Marianne pour faire diversion.

Elle venait de s'apercevoir que les ongles de Lisa tapotaient nerveusement la table. Les différences de point de vue entre les deux amies les induisaient parfois à l'incompréhension et aux reproches. Marianne n'en voulait pas ce soir-là, car elle ne souhaitait que deux choses, profiter de la présence de Lisa et séduire Angelo.

— J'ai encore fait des rêves bizarres, cette nuit. J'aimerais bien comprendre pourquoi... murmura Lisa, sourcils froncés.

Marianne fit les gros yeux.

— Tu as rêvé de quoi, cette fois ?

Lisa raconta son rêve de guerre, qui semblait se dérouler des siècles auparavant. Quand elle eut terminé, elle attendit l'avis de sa confidente. Celle-ci avait l'air pensif. Elle semblait chercher sa réponse dans une mauvaise reproduction d'un Monnet accrochée de travers au mur du bistrot. Tandis qu'elle méditait, sa longue chevelure ondulée lui conférait un air angélique, ses yeux gris, légèrement en amande, ne brillaient plus de la même manière et ses lèvres fines et roses formaient une petite moue.

— Tu crois que cela signifie quelque chose ? insista Lisa, impatiente de sortir Marianne de sa réflexion.

— Écoute, je ne pense pas que ce soit normal que tu fasses des rêves de guerre aussi souvent. Réfléchis bien : tu n'aimes pas ton travail, tu ne sais pas encore ce que tu vas faire de ta vie, tu aimes inventer des histoires pour les enfants sans croire en toi. Ces frustrations doivent bien engendrer de l'angoisse, non ?

— Manou, j'ai vingt et un ans. Certes, le secrétariat, ce n'est pas ma passion et mes résultats à l'école me laissaient espérer mieux, mais c'est un job pour payer mon loyer, pour manger et m'habiller. À côté de ça, j'ai une vraie passion. C'est formidable, non ? Même si je ne deviens jamais écrivaine pour enfants, tous les jours en rentrant de ma journée de travail je fais quelque chose que j'adore. Non, je ne suis pas angoissée, ça, c'est sûr.

— Alors, il ne reste qu'une seule option, conclut Marianne avec l'assurance d'une experte.

— Laquelle ?

— Une histoire de fantômes ou de réincarnation.

— Pardon ? s'exclama Lisa.

— J'ai lu dans une revue de ma mère en fin de semaine dernière que les morts peuvent entrer en communication avec les vivants, expliqua Marianne sur un ton très sérieux. Parfois ils le font à travers les rêves. Il y a aussi des témoignages de gens qui se souviennent de leur vie antérieure et...

— Non, la coupa Lisa, je ne crois à rien de tout cela.

— Ne sois pas trop fermée. C'est une option à étudier.

— Alors ? Les demoiselles ont pu choisir ?

Lisa et Marianne sursautèrent.

— Pardon ! Je ne voulais pas vous faire peur, s'excusa le serveur.

— Ce n'est rien, Angelo, nous étions très prises par notre conversation, se rattrapa Marianne en reprenant des poses de star.

— Conversation sur les hommes ? fit-il dans un sourire qui ne visait que Marianne.

— C'est presque cela, répondit-elle, taquine. Je vais prendre votre fameux tartare maison, s'il te plaît.

Angelo nota consciencieusement la commande avant de jeter un regard interrogateur en direction de Lisa.

— Pour moi, ce sera le magret de canard aux pommes sarladaises, s'il vous plaît.

— Très bien !

— Merci, Angelo, fit Marianne en clignant des cils.

Elle ne le quitta des yeux que lorsqu'il eut disparu derrière le comptoir.

— Alors, ses fesses ? Toujours aussi fermes ?

— Encore plus que tout à l'heure ! assura Marianne dans un grand éclat de rire.

La soirée se termina sur des sujets de conversation légers et des rires sans fin que les deux amies partageaient depuis

l'enfance. Lorsque Angelo déposa l'addition sur la table en bois, Lisa, qui voulait inviter son amie, s'aperçut qu'il avait glissé à l'intention de Marianne un petit carton où était inscrit son numéro de téléphone. En levant les yeux vers le comptoir, elle découvrit les traits décomposés du serveur. Elle lui adressa un grand sourire pour le rassurer, tout en tendant le carton à son amie. Il la remercia d'un clin d'œil et s'éclipsa timidement. Marianne lut le mot avec un plaisir qu'elle ne chercha aucunement à dissimuler et le glissa dans la poche arrière de son jean.

Une fois que Lisa eut déposé deux billets sur la table, elles sortirent bras dessus, bras dessous pour prendre le métro. Elles habitaient à deux pâtés de maisons l'une de l'autre, à Montrouge. Arrivées à destination, elles se quittèrent en se faisant la bise et en se souhaitant une bonne nuit.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le ciel superbe, piqué de multiples étoiles, qui semblait augurer d'un bel avenir, Marianne s'empressa d'envoyer un texto à Angelo pour lui donner son numéro. Elle sourit; elle savait qu'il allait lui répondre le soir même. C'était fou comme elle plaisait aux hommes et comme elle les aimait ! C'était grâce à eux qu'elle se sentait vivante et heureuse.

Lorsque Lisa alluma son ordinateur, ce ne fut pas pour écrire. Elle prit connaissance de divers articles et forums sur la communication entre les vivants et les morts, de même que sur la réincarnation. Pouvait-elle faire confiance à ces écrits ? Les gens disaient-ils la vérité ou étaient-ils des mythomanes qui usaient à tort et à travers du Net ? Fatiguée, elle éteignit l'ordinateur et prit Princesse dans ses bras pour la caresser. Elle plongea son regard dans le bleu des yeux de sa chatte, qui étirait les pattes de plaisir. Elle semblait lui sourire. Lisa admirait la capacité de Princesse de se détendre complètement en

quelques instants. La chatte savait lui communiquer son bien-être. Son seul ronronnement lui faisait un bien fou. Quand elle se réveillait la nuit et peinait à se rendormir, elle allait la chercher et la serrait contre elle dans son lit. Compassante, Princesse posait une patte féline sur le visage ou sur la main de Lisa, lui rendant ainsi le sommeil perdu.

Lisa déposa délicatement la chatte et prit la direction de la salle de bains, où une longue douche chaude la relaxa. Elle lut un peu avant d'éteindre la lumière, un petit pincement de remords au cœur de n'avoir pas écrit ce soir-là à cause de ses maudits rêves. « Peut-être que la première option de Marianne était la bonne, se dit-elle. Je suis sans doute angoissée inconsciemment devant le sentiment de perdre mon temps. J'ai un travail transitoire, j'écris en estimant que mes histoires ne méritent pas d'être lues. Que vais-je faire de ma vie ? Impossible à dire. Je devrais songer à reprendre des études et à acquérir une formation pour trouver un vrai boulot. »

Sur ce, elle se laissa tomber dans les bras de Morphée et se retrouva bientôt au cœur d'un beau rêve, galopant sur une jument aux côtés d'un homme. Cet homme, elle savait sans avoir besoin d'explications qu'elle l'aimait plus que tout, qu'elle était tout pour lui. C'était ce qu'il y avait de magie dans les rêves. Parfois, comme dans celui qu'elle était en train de faire, l'amour et la passion semblaient multipliés par mille par rapport aux plus forts sentiments ressentis dans la réalité.

Lisa souriait en dormant, heureuse et comblée comme elle ne l'avait pas été depuis bien longtemps.

* * *

Anglase, mai 1524

À son réveil, Léanna se sentait bien, terriblement bien. Elle s'étira lentement dans son lit en soupirant d'aise et découvrit

Perceval, son cocker anglais, roulé en boule sur son oreiller. Incroyable ! Comment son oreiller avait-il pu glisser de sa nuque jusqu'au petit corps de Perceval ? Quel fieffé coquin, celui-là ! Alors qu'elle le caressait tendrement, elle remarqua la lumière qui filtrait à travers les rideaux. Mais que faisait sa gouvernante ? Tant pis, elle ne l'attendrait pas.

Elle sauta du lit et tira les rideaux pour savourer le paysage. En contrebas serpentait la Loire qui reflétait les hêtres plantés sur ses bords, les colombes chantaient et les paysans travaillaient la terre alentour, semaient et labouraient. Depuis sa fenêtre située au premier étage du château de famille bâti sur une colline, elle pouvait voir des barques à perte de vue. Elles charriaient du blé vers les grandes villes, et aussi des fagots que les plus riches achèteraient pour faire du feu l'hiver prochain et se réchauffer au coin de la cheminée, tandis que les plus pauvres se serreraient les uns contre les autres. Depuis toujours, elle assistait de sa chambre à ces échanges d'une région à l'autre du royaume et se demandait ce que cela pouvait bien faire d'être l'un des conducteurs de bateau qui voyaient défiler tant de décors bucoliques. La Loire, c'était toute sa vie, et Dieu savait à quel point elle l'aimait.

Voilà que s'offrait à elle une nouvelle journée printanière pour courir le pays sur sa jument, Hernandine, le présent qu'elle avait eu pour ses quinze bougies, le plus beau avec Perceval. Hernandine et elle ne seraient pas seules pour parcourir la lande ce tantôt. Joachim était là jusqu'à la fin de l'été. Il ne rejoindrait qu'en septembre la cour du roi François, où il resterait un long mois. Son cœur se serra à cette idée. Jamais elle n'avait été séparée aussi longtemps de lui. Néanmoins, ils n'avaient aucunement le choix : son ami devait assurer son premier service auprès du monarque.

Joachim et elle avaient échangé leurs vœux secrètement,

fous d'amour l'un pour l'autre depuis bien longtemps. Elle sourit en repensant à leurs récents baisers ; elle avait hâte d'être auprès de lui pour remettre cela.

— Mademoiselle Léanna, que faites-vous debout ?

Elle sursauta, ayant la désagréable impression d'avoir été surprise dans ses pensées les plus intimes.

— Bonjour, Éléonore. Il est l'heure de se lever ; regarde ce beau soleil.

— Mademoiselle, il est à peine six heures, protesta Éléonore avec un sourire qui contredisait ses paroles.

— Mais je suis en pleine forme et je n'ai qu'une envie, aller galoper.

— Il vous faudra d'abord prendre votre leçon avec maître Gaspard après la messe de neuf heures.

— Certes, Éléonore. J'aurai ensuite à broder une heure avec mère, et enfin la liberté ! J'espère que Joachim arrivera tôt, aujourd'hui ; j'ai besoin de me dégourdir.

— Une jeune fille de seize ans ne doit point songer à se dégourdir en compagnie d'un gentilhomme. Elle doit songer à faire son devoir et à se préparer au mariage.

— Je suis encore jeune pour cela, Éléonore !

— Oubliez-vous donc que votre sœur a été mariée à l'âge de quinze ans ?

Le cœur de Léanna se serra. Elle ne voulait à aucun prix que son père lui choisît un époux comme il l'avait fait pour Marie, qui avait dû quitter le pays pour aller vivre à la frontière espagnole. Elle n'en épouserait qu'un, Joachim de Montmartre. Ils se l'étaient promis. Elle n'en aimerait jamais d'autre, de cela elle pouvait jurer. Ce serait lui ou le couvent. Joachim avait décidé d'en parler à son père, Jehan de Montmartre, baron de Santas. Elle attendait avec impatience que la chose fût faite et que les fiançailles fussent enfin officielles. Mais, pour l'instant, elle ne pouvait rien dire à sa gouvernante.

— Éléonore, trêve de babillages. Aide-moi à faire ma toilette et à m'habiller.

— Bien, mademoiselle Léanna, soupira la vieille dame.

Heureusement, la matinée se déroula plutôt vite. Il y eut comme prévu la messe, puis le cours de latin et d'histoire avec M. Gaspard, qui savait se montrer éloquent et éveiller sa curiosité. Il avait vécu des années en Italie, comme cela se faisait très souvent, et il y avait puisé des connaissances que ne possédaient pas tous les précepteurs du pays. Ensuite, ce fut le repas avec ses parents, puis l'heure de couture avec sa mère, Jeanne d'Anglase, pendant laquelle elle ne cessa de surveiller les allées et venues dans la cour d'honneur. Enfin, il y eut le bruit d'un cheval au galop et l'homme de sa vie apparut, beau comme un dieu grec. Sa mère l'observait. Léanna lui sourit en lui demandant si elle pouvait rejoindre le fils du baron de Santas pour se promener avec Hernandine.

— Allez-y, ma fille, et promettez-moi d'être prudente et de bien vous tenir.

— Je vous le promets, ma chère maman, fit-elle en baisant les deux joues roses maternelles.

Elle prit sur elle pour sortir avec dignité et ne point se précipiter en courant dans les escaliers qui menaient à la cour. Joachim descendit de son pur-sang arabe avec élégance pour venir saluer avec considération la duchesse d'Anglase, qui avait accompagné sa fille à la porte. Il baisa la main de Léanna et ils allèrent ensemble à l'écurie où Hernandine, qui les attendait, hennit de plaisir, aussi heureuse que sa jeune maîtresse à l'idée de courir la campagne. Elle put bientôt satisfaire son impatience.

Sans mot dire, Joachim et Léanna échangeaient des regards complices et il leur semblait que leur bonheur irradiait autour

d'eux. Le fils cadet du baron de Santas avait vingt ans. C'était un beau blond aux yeux clairs, les cheveux légèrement crépus, les sourcils proches des yeux, les lèvres charnues et le nez à peine busqué; c'était le plus bel homme du royaume aux yeux de la demoiselle d'Anglaise. Son regard était profond et limpide comme celui d'un ange.

Son frère aîné, Anatole de Montmartre, avait épousé cinq ans auparavant la fille d'un baron très riche. Son épouse et lui vivaient à la cour de France depuis près de neuf ans, c'est-à-dire depuis l'avènement de François I^{er}. On disait que ce gentilhomme était proche du roi en personne. Le jour où il deviendrait le nouveau baron de Santas, lui et son épouse s'installeraient probablement dans le domaine de Santas. Jehan de Montmartre lui avait déjà remis une partie de ses biens en avance d'hoirie, mais Anatole avait la délicatesse de faire comme si de rien n'était pour ne pas mettre son jeune frère mal à l'aise, lui qui ne possédait pas encore de situation, ayant refusé d'entrer dans les ordres. En attendant, Anatole servait fidèlement le roi. Il l'avait accompagné à la guerre à plusieurs reprises et son épée serait sans doute requise bientôt pour affronter les troupes du vil Charles Quint, qui osait proclamer à qui voulait l'entendre que la Bourgogne lui revenait et qui refusait de rendre à François I^{er} la cité de Milan. Quelle outrecuidance ! Léanna ne doutait pas un instant d'une nouvelle victoire de Son Altesse, qui avait acquis tant de gloire à Marignan l'année de son couronnement. Le baron de Santas était joliment fier de son aîné qui, après avoir participé à cette victoire, avait obtenu du roi la qualité de chevalier, la plus haute entre toutes.

— Où souhaites-tu aller aujourd'hui, mon cœur ?

— Tout en haut de la colline d'en face, là d'où nous voyons le pays de la Loire dans toute sa splendeur. Qu'en dis-tu, très cher ?

— Tout ce qui te fait plaisir me fait plaisir, répondit Joachim, tout sourire.

Ils partirent à bride abattue et battirent la campagne sous les yeux ébahis des paysans qui travaillaient avec acharnement. En reconnaissant le fils du baron de Santas et sa voisine, la fille du duc d'Anglase, ils baissaient à toute vitesse leur bonnet pour les saluer bien bas. Les jeunes gens n'y prenaient pas garde, tout à leur bonheur d'être ensemble. Le vent qui leur fouettait le visage leur donnait le sentiment merveilleux, incomparable, que la liberté leur appartenait, qu'ils étaient les seuls maîtres de leur destin. Arrivés au sommet de la colline, ils sautèrent à bas de leurs montures pour les laisser paître et rassasier leurs yeux du spectacle de la nature qui s'étendait à des lieues devant eux. Sur une colline plus élevée, le domaine d'Anglase, celui du père de Léanna, avait fière allure. En son centre, le château surplombait le pays. Autrefois, il avait été une forteresse, mais le grand-père de la jeune fille, suivi par son père, s'était attaché à le retoucher à maintes reprises. Son père surtout en avait fait une véritable résidence à la mode du jour en perçant l'imposante façade de grandes fenêtres et en créant une galerie à l'italienne, exactement comme les aimait le roi. Il était loin, le temps des fortifications, il était révolu, celui où les populations étaient terrorisées par les guerres intestines au cours desquelles les soldats assiégeaient les villes et brûlaient les faubourgs.

Le château d'Anglase possédait quatre greniers, un fournil, un pigeonnier que Léanna aimait beaucoup et un grand moulin, autour desquels il y avait des prés et des champs appartenant à la famille. Non loin s'étendait le petit village avec son clocher qui faisait la fierté de l'abbé Félange, car il datait de l'époque gothique dont il avait conservé le style. Ses cloches se mettaient justement à carillonner à pleine volée. Éparses dans la nature, des chaumières égayaient la

campagne. Au loin, Joachim et elle pouvaient distinguer le domaine de Santas, avec sa rivière ornée d'un moulin. Ce n'étaient pas d'immenses territoires, que le duché d'Anglase et la baronnie de Santas, mais ils remplissaient de morgue leurs seigneurs, surtout le duc d'Anglase dont les possessions faisaient six fois la taille de la baronnie de Santas et existaient depuis le règne de saint Louis, preuve que la famille était de très haute noblesse. La famille d'Anglase était connue de tout le royaume, car chaque génération avait su se faire remarquer. Godefroy de Mirabeau, l'actuel duc, n'avait pas failli à la réputation familiale. Il n'était pas peu fier d'avoir marqué l'histoire du royaume en déboutant, en 1488, les princes menés par le futur Louis XII qui voulaient à l'époque soustraire le roi Charles VIII, encore dans sa minorité, à ses tuteurs. Plus tard, au lieu de le lui faire payer, Louis XII avait su s'en faire un allié pour tirer profit de ses talents.

Ce pays, c'était celui de leur enfance à tous deux, celui qu'ils aimaient depuis toujours et qu'ils n'avaient envie de quitter pour rien au monde.

— C'est ce soir, révéla Joachim, que je parle à mon père. Ma décision est prise. Je vais aussi écrire à Anatole pour essayer d'obtenir une place dans l'armée.

Léanna se jeta dans ses bras.

— Mon amour, nous allons bientôt être fous de bonheur !

— Fiancés officiellement aux yeux de tous ! J'imagine déjà la joie de nos parents à l'idée de voir leurs enfants, qui se connaissent depuis toujours, s'unir devant Dieu.

Ils s'embrassèrent, lèvres contre lèvres, timidement encore. Ils avaient toute la vie pour apprendre à s'aimer et à oser de vrais baisers. Seule leur manquait la bénédiction de l'homme de Dieu, qui les unirait pour le meilleur et pour le pire.

Après deux bonnes heures de chevauchée et de baisers échangés avec une tendresse inouïe, Joachim raccompagna

sa dulcinée au château d'Anglase. Il l'aida à descendre de sa jument. La selle disposait d'un repose-pied pour permettre aux dames de monter, même lorsqu'elles portaient des robes élaborées. Après avoir confié Hernandine au palefrenier et avoir aimablement baisé les deux mains de Léanna, Joachim sauta avec force et adresse sur son destrier et partit au galop, tandis que la demoiselle d'Anglase gravissait les marches du perron.

Rose de plaisir à l'idée de ses fiançailles prochaines, Léanna ne vit point les sourcils froncés de son père derrière le rideau du grand salon.

* * *

Tandis que Léanna remontait le grand escalier du domaine familial pour se changer avant que la cloche du dîner ne sonnât, Godefroy de Mirabeau, seigneur d'Anglase, faisait les cent pas. Grand et l'air altier, il se tenait au fait des dernières modes qui s'imposaient à la cour, tant pour lui que pour sa femme et sa fille. Les étoffes dans lesquelles sa chemise crème, son pourpoint et son haut-de-chausses beiges avaient été taillés provenaient directement d'Italie. Ses cheveux blancs et lisses étaient coiffés en arrière, alors que sa barbichette étrangement noire témoignait de son ancienne chevelure sombre. Le duc était en train de tripoter nerveusement le pommeau de l'épée qu'il portait en toute occasion. Outre son épouse et ses deux filles qu'il aimait profondément malgré son avare en matière de démonstrations sentimentales, cette épée, c'était la fierté de sa vie. Son arme avait participé à de nombreuses victoires et avait abattu de nombreux ennemis de la couronne. S'il avait eu un fils, il la lui aurait transmise le jour de sa mort. En l'absence de cet héritier si vivement espéré, il pensait l'offrir à son premier petit-fils.

— Nous ne pouvons plus laisser Léanna jouer avec le fils du baron comme s'ils avaient encore dix ans ! clama-t-il enfin.

La duchesse d'Anglase le contempla, les traits pleins de douceur. Ses grands yeux verts, dont avait hérité Léanna, étaient empreints de délicatesse et d'intelligence. Ses cheveux blond foncé étaient relevés en un chignon élégant. Le chic et la magnificence de sa toilette étaient dignes des plus grandes dames à la cour.

— Mon ami, répondit-elle d'une voix calme, elle est si jeune ! C'est encore une enfant.

— À son âge, sa sœur avait pris un époux, répliqua sèchement le duc. Léanna est une jeune femme, à présent, et nous sommes bien trop laxistes avec elle. Imaginez que le peuple se mette à jaser sur ses escapades avec le fils du baron ! Nous devons penser à sa réputation avant tout. Sinon, plus personne n'en voudra et le déshonneur sera jeté sur notre dynastie.

— Léanna est une jeune fille sérieuse. Jamais elle ne penserait à mal, protesta la duchesse.

— Léanna, peut-être, admit-il un ton plus bas. Mais je connais la nature profonde des hommes. Joachim de Montmartre est en pleine force de l'âge et qu'il se retrouve seul avec une aussi jolie damoiselle n'est pas sans comporter des risques.

La duchesse soupira. Elle connaissait le caractère de sa fille et son attachement pour le jeune Montmartre. De la priver de sa compagnie allait beaucoup la peiner. C'était son seul véritable ami ; elle le connaissait depuis sa naissance et avait grandi auprès de lui. S'ils devaient les séparer, un vide immense se créerait dans la vie de sa fille, à un âge où elle avait besoin de se divertir. Elle trouvait son époux sévère, même si elle comprenait ses motivations. Peut-être fallait-il songer sérieusement à marier Léanna. Une maison à tenir

et des enfants à élever l'occuperaient et elle n'aurait plus le loisir de s'ennuyer. Mais la duchesse aurait tant voulu que sa petite Léanna ne quittât pas le pays comme sa sœur, Marie, l'avait fait ! La duchesse n'avait encore jamais rencontré ses deux petites-filles. Son souhait le plus cher était que Léanna s'installât non loin d'Anglase pour qu'elle pût voir ses autres petits-enfants grandir.

— Nous lui parlerons dès ce soir, au dîner, décréta le duc sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

* * *

Montrouge, septembre 2013

Lisa se réveilla de meilleure humeur que jamais. Elle avait dormi comme un loir et son rêve l'avait rendue joyeuse. Elle décida quelque chose de tout à fait inattendu.

— C'est réglé, dit-elle à haute voix. Je vais envoyer ma dernière histoire à une dizaine d'éditeurs. Qui ne tente rien n'a rien !

Princesse miaula, pour confirmer qu'elle approuvait hautement cette idée, et suivit des yeux Lisa, qui glissait une clé USB dans son sac à main. Elle imprimerait discrètement son manuscrit au bureau, lorsque M. Delon serait absent. Ce n'était pas très honnête, mais dix exemplaires de sa courte histoire ne ruinaient pas la société. Elle sourit à l'idée qu'elle allait enfin avoir le courage qui lui manquait depuis trop longtemps. Elle allait affronter la réalité.